

Les derniers écrits (ou « parlés ») de Pierre Perrault

Le Visage humain d'un fleuve sans estuaire suivi de *Naguère*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 60 p. *Irréconciliables*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 187p.

Laurent Mailhot

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mailhot, L. (1999). Les derniers écrits (ou « parlés ») de Pierre Perrault / *Le Visage humain d'un fleuve sans estuaire* suivi de *Naguère*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 60 p. *Irréconciliables*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 187p. *Liberté*, 41(6), 84–92.

Littérature québécoise

LAURENT MAILHOT

LES DERNIERS ÉCRITS (OU « PARLÉS ») DE PIERRE PERRAULT

Le Visage humain d'un fleuve sans estuaire suivi de **Naguère**, *Trois-Rivières, Écrits des Forges*, 1998, 60 p.

Irréconciliabules, *Trois-Rivières, Écrits des Forges*, 1999, 187 p¹.

Irréconciliabules et *Le Visage humain d'un fleuve sans estuaire* — bon titre, mauvais titre —, les deux derniers recueils de Pierre Perrault, sont plus proches hélas ! des enjolivures de *Gélivures* (1977) que des nécessités et de l'urgence d'*En désespoir de cause. Poèmes de circonstances atténuantes* (1971), qui n'étaient pas des poèmes « de circonstance », mais un rappel désespéré d'Octobre 70 et d'autres faits historiques, anhistoriques. Le poète y militait visière levée, s'y faisait orateur, prosateur — déjouant les proverbes, jouant avec la sagesse des nations —, sans que la poésie y perde son sens, son mouvement. Bien au contraire, elle se reconnaît et s'assume elle-même dans une sorte d'épopée dérisoire, de chant d'espoir sans espoir. La poésie gagne toujours à se mesurer à la réalité. Or, les derniers écrits — ou plutôt « parlés » — de Perrault confondent, sans les fondre, plusieurs genres, plusieurs discours.

1. Publié originalement dans *L'Action nationale*, vol. LXXXV, n° 4 (avril 1995), ce que ne mentionne pas l'édition des Forges.

D'un discours à l'autre

Pierre Perrault a prononcé et publié plusieurs types de discours, causeries, allocutions. Son gros recueil d'essais, *De la parole aux actes*², va d'un « Discours sur la parole » autobiographique, dès 1966, à une célébration de la toponymie, à des lettres publiques, à des éloges de Bernard Gosselin, d'Aquin, de Miron, de Serge Dion, jeune musicien suicidé. « La mort dans l'âme » est un poème (« de l'âme jusqu'à l'os ») en son honneur. « À propos de "La mort dans l'âme" », texte final, amène Perrault à opter pour Menaud contre Savard, pour le frère contre le père. Il s'élève contre l'écriture « princière et hautaine », à prétention savante, intemporelle, universelle. Plutôt que d'« emprunter une âme toute faite », il faut trouver et développer la sienne. À partir des relations de Cartier, des paroles mises en versets des pêcheurs et navigateurs de l'« isle ès Couldres », cités à profusion, sur un pied d'égalité, sinon davantage, avec les poètes Grandbois, Miron, Chamberland, Morency. La « Lettre du Québec » à un ami français, au lendemain du 15 novembre 1976 (« l'avenir a débuté »), signée « sirop d'érablement », est une lettre aux journaux désordonnée, polémique, énumérative, découpée en lignes et en demi-lignes. Ni la poésie ni la prose n'y trouvent leur compte. Ni la politique ni l'histoire. La « Lettre à mon meilleur ennemi »³, l'ex-premier ministre du Nouveau-Brunswick, Louis-J. Robichaud, est beaucoup plus drôle et efficace.

Tout en reconnaissant que la poésie n'est pas « latente comme la sève » dans les érables, Perrault préconise de « se réalimenter au réel », sans contrepartie. Le cinéaste a « pris pour des poèmes » les propos d'Alexis Tremblay et le nom vulgaire des fleurs sauvages. « C'est probablement dans

2. Montréal, l'Hexagone, 1985.

3. Préface à *L'Acadie du discours*, de Jean-Paul Hauteceur, Québec, PUL, 1975.

Charlevoix que la parole a été portée le plus haut. Le langage était toute la civilisation», dit-il. Sa passion l'égaré : *bonjour!* serait tout un discours, un cérémonial, un « combat de coqs », « le soleil qui se lève » à Baie-Saint-Paul, alors que les Français se serrent machinalement la main en grognant. La lettre de trente-deux pieds de long envoyée à Duplessis par les colons abitibiens est-elle un poème? Perrault est mieux inspiré lorsqu'il dit que le silence de l'homme québécois vient du fait « qu'on a refusé de l'entendre et de l'écouter ». Car il a toujours parlé, sans écho, et sans aller jusqu'à s'assumer. « Quand la parole cesse de refléter ta propre réalité, tu n'as rien à dire! Si tu cesses de fabriquer ta réalité [...], ta parole n'est plus nourrie [...], elle devient *artisanale*...⁴. »

Le Québec qui intéresse Perrault n'est pas un Québec figé, qui attend son heure passivement, replié sur des souvenirs et un artisanat, mais un Québec largement culturel, créateur (plutôt que consommateur) de patrimoine. Un Québec qui refuserait la « Reddition tranquille » après une révolution qui a fait long feu. Or, on ne passe pas plus facilement de la parole aux actes, aujourd'hui, qu'autrefois des actions quotidiennes à la parole. On ne passe, à vrai dire, que d'un discours à l'autre, d'une (mauvaise) habitude à l'autre. « Je compte sur tout. Sur la neige et le froid. Sur la mémoire et l'oubli. Sur la danse à brûle-pourpoint. Sur mes violons réhabilités », écrit l'auteur, discoureur, à la dernière page de *De la parole aux actes*. Compter sur tout et sur tous (« vous et moi »), dans la confusion, c'est compter sur rien, pour rien. La seule façon de sortir du cercle vicieux serait de faire, comme Miron et quelques autres, de la parole elle-même un acte. Perrault ne le réussit qu'occasionnellement, dans *En désespoir de cause* ou, par exemple, à la fin d'une lettre à Rita dont les fils sont en prison : « j'ai peur que rien ne nous arrive jamais... »

4. À Jean Royer, *Écrivains contemporains. Entretiens, 1, 1976-1979*, Montréal, l'Hexagone, 1982, p. 41, 45. Souligné dans le texte.

Un glossaire à tous vents

Le poète ethnologue est un « détecteur de paroles », un chasseur-cueilleur, un enregistreur, un conservateur, un stimulateur de la mémoire. Est-il un créateur (hors du cinéma, de quelques contes ou récits)? On peut se poser la question. Il disait, en 1974: « J'ai quasi renoncé aux Écritures, à toutes les paroles enfouies dans les bandelettes de l'écriture. Je m'instruis de paroles vivantes, ardentes et terrestres⁵. » Au collègue, il se sentait comme un « esquimau perdu sur des plages parnassiennes ». À l'université, il fit du sport, du journalisme. Plus tard, de la radio. Ce poète qui se veut oral, primitif, authentique, se veut-il poète (écrit, lu)?

En réclamant des « poètes de chair et de sang », Perrault exige des poèmes incarnés, implantés, évidents, incandescents, faits de mots qui ont vécu, chanté, « souffert », nés dans la « détresse des fardoques », la « colère des arrachis ». Mais que faire de « mots saignés à blanc par le destin à main armée »? Suffit-il de travailler avec *acharnation* (acharnement pour la nation)? Les « académiciens du vernaculaire » ne sont pas seulement ceux qu'il désigne dans « Le superlatif des eupatoires » (*Irréconciliabules*).

J'ai toute la confusion d'un fleuve qui s'éveille

écrivait Gatien Lapointe dans son *Ode au Saint-Laurent*;

*Comment décrire avec des métaphores
la métaphore elle-même?*

se demande Pierre Perrault au début du *Visage humain d'un fleuve sans estuaire*. Des métaphores, il en trouve à perte de vue pour « rejoindre l'autrefois de l'empremier », montrer

5. *De la parole aux actes, op. cit.*, p. 144.

*un fleuve qui n'en finit pas
d'énumérer ses divergences
comme s'il était tous les autres et lui-même à la fois...*

Le voyage, en « bateaux de bois à main nue », va du « quai des illusions » aux « espérances outardières » en passant par les « rapides danseurs ». Mais comment « décrire l'indescriptible », « dire un fleuve qu'on ne navigue plus », goélettes échouées, portages en *déroutine*, cimetière de raqueuses,

*où l'on n'entend plus l'harminette des bordeurs
et la pataraffe des calfats tambour battant
au pied des caps
qui ne savent même plus qu'ils se nommaient
hier encore
La Rochelière, Les Écorchats, La Bourroche...*

Pour structurer le pays, lui donner son erre d'aller, le fleuve a besoin de retrouver ses marques, ses mots, ses noms, son *visage humain*. Or, celui-ci n'est pas naturel, il est culturel.

On revient encore à Cartier, au golfe, à la mer, à « l'épaulard acrobate », à *Toutes Isles*, toutes voiles, aux *Chouennes* et chouenneries :

*mais comment préciser l'imprécis ?
[...]*

*ne dirait-on pas que l'estuaire pour se complaire
choisit le vague... le flou...
l'indécis... l'approximatif?...*

Le poème n'est pas tenu de l'imiter. Pour rejoindre le réel, il devrait d'abord s'en extraire, s'en abstraire. Sa méfiance envers l'écriture a souvent et jusqu'à la fin

conduit Perrault à tourner en rond, avec éclats, d'un discours à l'autre, à forcer sa voix à coups de triples !!! et de trouées de ... ; à se limiter, dans des horizons indéfinis, à un glossaire savoureusement archaïque, populaire, à des paroles sans parole.

Poésie et prose

Irréconciliabules est un composé de divers genres et pratiques : le manifeste (du FLQ), la polémique, la lettre aux journaux, le discours patriotique, électoral ou référendaire, le monologue à la Deschamps. L'auteur emprunte aussi au hockey, au folklore, à la publicité. Il cite à droite et à gauche, de Bernard Landry (en exergue) à Jacques Lanctôt, de Jean Narrache à Pierre Morency (une dizaine de fois). Or, le texte n'est pas à la hauteur de ses références et référents. L'idée de mêler les gens de l'Île-aux-Coudres, de Cap-aux-Oies et de Rochebeaucourt (Abitibi) à Jacques Cartier, aux géographes et aux *Cantouques* de Gérald Godin n'est pas mauvaise, mais le dialogue ne prend pas, les paroles se dispersent, réduites aux beaux mots (*foudreille, greliche, kakébongué*) qui combattent en vain le *fast-food*, les mauvaises traductions et les marques étrangères de commerce. La poésie en est absente, sauf par bribes, allusions, désirs. Les formules incantatoires, plus formules que chant, enflent la voix, le discours, sans faire lever la pâte. « La fatigue des souches » est indigne de Miron et de Perrault lui-même. Le « cri noir comme le poêle » et « Le revers des corneilles » sont prometteurs, mais le chansonnier en fait trop, empilant les proverbes : « queue entre les jambes », « miroir aux alouettes », « la chienne » et « la chienne à Jacques ».

Dans *Irréconciliabules*, il y a plus d'irréconciliable que de conciliabule. Pas de réunion secrète, de conjuration, ni de chuchotements, mais des desseins proclamés. En référence et en hommage à Chamberland, l'auteur déclare n'avoir plus « aucune envie de hurler ! » tout en affichant haut et

fort ses convictions contre les « mots délavés », ni poétiques ni politiques, auxquels il oppose les couleurs et les brûlures d'un Riel, d'un Chénier. Aux formules pour ne rien dire, ne rien faire — société distincte, fédéralisme rentable —, « Le silencieux afficheur » réplique tout à coup par le langage clair de la prose, de l'histoire, de la géopolitique, de l'éthique. Le Québec rêvé (utopique ?) serait à peine une « parcelle de l'empire » mondial anglo-saxon :

j'ose réclamer une toute petite province que j'ai défrichée de père en fils durant quatre siècles. Et mon nationalisme leur paraîtrait mesquin. Il l'est en effet : je suis sans ambition. Je me contenterais de ce qui m'appartient. Je n'ai aucune envie de conquérir. Ni la terre des autres. Ni l'âme de tout le monde [...] Ils pensent que ma présence jetterait une ombre sur leur puissance. Ils occupent déjà la moitié de la planète. Ils sont en train de coloniser l'autre. Et ils pensent qu'ils n'ont rien à partager. Ils veulent bien négocier. Mais ils préfèrent gagner [...] Et je sais qu'ils n'hésiteront pas. Qu'ils sont courageux... quand ils sont les plus forts.

Et ils le sont, à Washington et New York comme à Ottawa et Toronto. Rien de romantique, on le voit, dans cette prose parfaitement prosaïque, analyse lucide de la situation économique, culturelle, aussi bien que politique, militaire. En déplaçant sa cible du valet au maître, du Canada parlementaire à l'empire mondial, Perrault montre les vrais enjeux et appelle une stratégie appropriée. La cause la plus haute, la liberté, est à partager avec la petite moitié (naguère appelée tiers) du monde.

Une ambivalence se manifeste dans les gestes des « Francs poètes », dans les images du « Pain du silence⁶ ».

6. *Irréconciliabules*, p. 169-170, 138-139. Tous les soulignés qui suivent sont dans le texte, de même que les ...

On y rompt le silence comme on rompt des lances, fonçant « tête baissée dans le tout pour le tout », c'est-à-dire dans l'abstraction, le cliché. Des poètes, au nom de tous les hommes, « prennent le bonheur par les cornes et lui rendent la liberté... » Une corrida pittoresque a lieu. Ces poètes, « à tous égards gibiers de potence et bois de la croix », ce qui est doublement sympathique, « braconnent l'avenir *forbidden* », enjambent les « *no trespassing* ». Un panache d'original, donc. Là où ça se gâte, c'est lorsque ces poètes « poétisent comme des *ramageurs de babiches* » pour donner « audience à la *parlure* sans écriture et à la popularité sans pays... » On pourrait dire : au peuple orphelin, à la tradition sans histoire, au populisme, sinon à la démagogie sans démocratie. Le « pain du silence » est un gâteau sucré, ramolli. On est passé de la poésie à la poétisation. Les mêmes images, les mêmes archaïsmes reviendront dans « Francs poètes ». Ces « chouenneux à dire des merveilles », « chansonniers récalcitrants », « violoneux pathétiques » ou « quêteux prophétiques », qui sont supposés « tireurs d'élite à la cible du langage », ne visent apparemment que les beaux et bons mots, la *parlure*, pas la parole, encore moins l'écriture. Ils « juronnent », *balibernent* (disent des balivernes tout en hibernant) et immanquablement « ramagent de babiche le fond de neige où se camoufle le lièvre variable... » De banales traces de raquettes après une petite chasse.

*

Au seuil du « Silence de l'afficheur », dernier mouvement d'*Irréconciliabules*, Perrault déclare que « la poésie n'existe plus », les mots sont « ébréchés », castrés, expropriés. « Les mots nous trahissent dans la mesure où on les emprunte. Les mots nous font défaut quand le langage est occupé », écrit-il justement, sobrement, dans le style du meilleur *Parti pris*, avant de retomber dans les jeux de mots faciles et la poétisation : il en a son « ultime

convoi », pas son simple *voyage*, des discussions (qui n'en sont pas) dites constitutionnelles. Au poète de changer les règles du soi-disant *fair-play*, de choisir son terrain, son langage. Or, Perrault demeure baigné dans les gazettes, l'histoire immédiate, les slogans éphémères. On est ému, à la fin du poème, du recueil, de le voir « la gorge serrée », « sans voix ». Mais il vient, en trois petites phrases, d'accumuler une fausseté et deux doutes : « Le temps des mots est révolu. Je n'ai plus rien à dire. Je ne sais plus écrire. » Il faut lire ce pseudo-syllogisme à l'envers. Quelqu'un aurait dû rappeler à Perrault qu'aucun écrivain ne *sait* écrire, qu'il l'apprend.